

Iran, Syrie, chi'ites et « alaouites » – plus l' « État islamique » : survie et stratégie indirecte

Xavier Raufer

Été 2017

9

Rappel : l'islam sunnite domine toujours, à 80-90%, le monde musulman depuis la mort du prophète Mahomet et l'instauration du califat ; et il est féroce pour les hérétiques ou apostats, voués à l'extermination. Au fil des siècles l'islam a connu plus de cinquante hérésies notables. Toutes, à peu d'exceptions près (Alaouites divers, Druzes), ont été anéanties. Devant ce péril existentiel, ces déviants qualifiés de sectes *ghulat*, ceux «qui dépassent les bornes», ont recouru pour survivre à diverses techniques de dissimulation et de riposte : ici exposées comme «stratégie indirecte» et formant l'objet de cette étude.

Voyons d'abord quel sort réserve l'islam sunnite aux «Alaouites» syriens¹ - de leur vrai nom, «Nosairi», ou «Nusaïri». Au Moyen-âge chrétien, Taqieddine ibn Tay-

miya (d. 1327 AD), docteur de l'école islamique ultra-rigorigiste dite «Hanbalite», statue sur leur sort dans sa «*Fatwa* sur les Nosairi»². Dès la ligne 2 de son décret religieux, Taymiya appelle à «anéantir la secte hérétique». Dans sa *Fatwa*, toute citation d'un texte nosairi porte la mention «maudite en soit la teneur». Sentence finale : «Plus infidèles que les Juifs et les Chrétiens - plus encore que les idolâtres». Donc : extermination.

Le sort réservé aux chi'ites n'est pas plus rose. Pour les wahhabites/salafistes, les chi'ites sont des «rafida», («ceux-qui-rejetent») car ils tiennent pour illégitimes Abu Bakr, Omar et Othman, les trois successeurs («califes») du prophète Mahomet, avant Ali (le 4^e). Quand par exemple, Oussama ben Laden écrit à ses collègues d'al-Qaïda, vers

2006-2008, il traite toujours les Iraniens chi'ites de «rafida»³. Seul châtement prévu pour les «rafida», selon les wahhabites-salafistes : la mort - condamnation tout sauf platonique.

Le 21 avril 1801 en effet, Abdelaziz ibn Mohamed ibn Saoud, fils du fondateur de la dynastie saoudite⁴ fonce sur Karbala, à la tête de 12 000 guerriers issus du Nejd. Dans cette ville sainte chi'ite se trouve la mosquée de Hussein, imam des chi'ites, fils d'Ali ibn Abi Talib (le 4^e calife) et petit-fils du prophète Mahomet (par sa fille Fatima). Sur place, ces wahhabites rasant la tombe-sanctuaire de Hussein, pillent la ville et assassinent (selon les récits) de 3 000 à 5 000 chi'ites, hommes, femmes et enfants. De ce carnage, les wahhabites remportent 200 chameaux chargés de bijoux, tapis et biens précieux.

A l'époque, un explorateur français raconte⁵ : «Kerbala : ce lieu si révéral par les Shias a essayé en différents temps des outrages insignes ; et les Wahabis qui le surprirent il y a quelques années... y commirent des désordres affreux... Le 20 avril de l'année 1801... Ces barbares mirent tout à feu et à sang... Ils étaient venus au nombre de 15 000. Les cruautés qu'ils commirent sont inouïes ; vieillards, femmes et enfants, tout périt sous leur glaive impitoyable ; on les vit même, dans la fureur qui les animait, éventrer des femmes enceintes... Des gens dignes de foi m'ont assuré à Bagdad avoir vu quelques uns de ces hommes féroces se repaître du sang de leurs

infortunées victimes... L'on évalua dans le temps à plus de quatre mille le nombre de victimes dans cette affreuse catastrophe. Les Wahabis emmenèrent, à leur sortie d'Imam-Hussein qu'ils saccagèrent pendant deux jours et deux nuits, deux cents chameaux chargés de riches dépouilles. Non contents d'avoir assouvi leur rage sur les habitants, ils rasèrent leurs maisons et firent de la riche chapelle de l'Imam un cloaque d'immondices et de sang».

Ainsi, la crainte qu'éprouvent chi'ites et alaouites des exterminations wahhabites, salafistes etc., n'est ni fantasmagique, ni paranoïaque, mais repose sur le souvenir d'un cruel passé, parfois récent. D'où, l'usage personnel de techniques de dissimulation désormais connues (*takiya*, *ketman*, etc.) ; et pour une communauté importante ou un pays, de la stratégie indirecte, que nous exposons maintenant.

I - Subtil et vital : l'art de la stratégie indirecte

Il s'agit d'une non-euclidienne duplicité, élevée à la hauteur d'un art. Ici, sous peine de s'y égarer fatalement, l'euro péen cartésien doit délaissier toute logique d'exclusion des contraires, type chi'ite DONC ennemi mortel des sunnites, et vice versa. Ici, l'on passe de la physique classique à la physique quantique et ses «états superposés» ; de Newton à Schrödinger et son chat paradoxal, à la fois vivant et mort⁶.

Dans la stratégie indirecte, la bonne pratique est celle-ci : l'ennemi (*pour l'instant*) de mon ennemi (*actuel*) est mon ami (*temporaire*). Avec cet ennemi, en théorie implacable, l'alliance d'intérêt mutuel est désirable. Elle est bien sûr limitée, réversible à tout instant, selon d'imprévisibles évolutions. Aborder ces « états superposés » nécessite une immense prudence ; enfin, l'alliance tactique d'intérêt mutuel n'implique ni la confiance, ni l'amour et n'empêche ni les coups tordus, ni les services rendus.

Voici par exemple une lettre d'Oussama ben Laden, le 26 septembre 2010, à son collègue en jihad «Mahmud Abderrahman Atiyah»⁷. Dans cette lettre comme dans bien d'autres, Ben Laden, dont l'appareil logistique et «militaire» est implanté en Iran (on le verra plus bas) use toujours du terme injurieux «rafida» pour désigner les officiels iraniens.

L'alliance tactique d'intérêt mutuel est une pratique constante : en voici un exemple vieux de vingt ans. Le 17 novembre 1997, une bande terroriste déguisée en policiers massacre 62 touristes et guides dans le temple et site archéologique de Louxor (Égypte). Une répression féroce lamine alors la *Jamaa Islamiyya* d'Égypte, qui éclate en deux fractions, dont l'une renonce à la lutte armée. La fraction restée violente est bien sûr traquée dans le monde entier. Où trouve-t-elle refuge ? En Iran. Cela, c'est l'un des penseurs et stratèges majeurs du jihad, Abu Musab al-Suri⁸, qui le narre (comme une pratique banale) dans son

texte «Appel à la résistance islamique globale» : «La Jamaa islamiyya (J. I.) d'Égypte était en bons termes avec le gouvernement de Khomeini... Elle glorifiait la révolution islamique et son idéologie. Cela a fourni à la J. I. une retraite sûre lors de la vague répressive qu'elle subit partout ailleurs». A peu de frais, Téhéran tient ainsi en laisse une sorte de «pitbull» terroriste, qu'il peut lâcher à tout instant - utile outil de rétorsion contre des pouvoirs régionaux sunnites hostiles à l'Iran chi'ite⁹.

La république islamique d'Iran (R.I.I.) et les djihadis sunnites (et vice-versa)

Théorie de la stratégie indirecte

La R.I.I. manifeste une indéniable «flexibilité» envers ces djihadis salafistes, dont la doctrine prévoit pourtant d'exterminer les «rafida». Ce qu'explique Brian Fishman, auteur de l'instructif ouvrage «The Master plan»¹⁰ : «Nombre des membres d'al-Qaïda ayant fui l'Afghanistan après 9/11 agissaient quasi-ouvertement en Iran. Saïf al-Adel¹¹ vivait libre à Shiraz quand les États-Unis ont envahi l'Irak. Il a continué à jouer un rôle-clé dans l'état-major d'al-Qaïda... Début mars 2003, quand les troupes US fonçaient au sud de l'Irak, al-Adel écrivait un guide détaillé, expliquant aux Irakiens comment affronter les États-Unis sur le champ de bataille»

Même «souplesse» côté djihadis sunnites. Abu Musab al-Zarqawi¹² massacre tant et

plus les chi'ites irakiens, fait sauter leurs mosquées, ravage de ses bombes leurs quartiers - mais (nous citons toujours Fishman) «Pendant que Zarqawi et ses successeurs ciblaient les chi'ites d'Irak, ils s'appuyaient sur leurs propres réseaux en Iran chi'ite pour communiquer avec al-Qaïda ; et dans la Syrie «alaouite» [voir note 1], pour infiltrer (en Irak) des moudjahidine étrangers. Or alors même que l'Iran et la Syrie toléraient les réseaux djihadis, ils aidaient les milices chi'ites combattant les zarqaouites»¹³.

Stratégie indirecte : la raison d'être

Pourquoi ce jeu entortillé et, vu d'Europe, absurde ? A quoi rime d'être à la fois dans la forteresse - et l'assiéger ? Nous sommes ici au cœur même de la stratégie indirecte : «L'assassinat de l'ayatollah al-Hakim (par Zarqawi) avait ouvert la voie à une nouvelle génération de militants chi'ites en Irak, cornaqués par d'omniprésents et très efficaces agents iraniens» (toujours Fishman). Leçon de texte : la vieille génération chi'ite irakienne regimbe à l'emprise de Téhéran ? «On» la fait éliminer par des djihadis sunnites, au profit de jeunes chi'ites irakiens plus souples... Précoces adeptes du jeu d'échec, les Perses maîtrisent l'art du gambit¹⁴.

Coutumier du fait, Zarqawi discrimine fort bien entre chi'ites irakiens et iraniens. Ainsi, le 4 août 2004, Faridoun Jihani rejoint en voiture son poste de consul d'Iran à Karbala. Il est kidnappé au sud de la ville

par des moudjahidine (sunnites) de l'Armée Islamique en Irak. Peu après, Zarqawi récupère (le Perse et «rafida» honni) Jihani. Pour l'égorger face-caméra ? Non : il le libère gentiment en septembre 2004. Comment joue ici la stratégie indirecte ? En Irak ou en Syrie, les djihadis d'al-Qaïda ou de l'État islamique en liberté parlent souvent entre eux d'enlever des officiels iraniens, pour faire libérer des «frères» en «résidence surveillée» en Iran. A libérer Jihani, Zarqawi obtient sans doute en échange quelque secret avantage.

Successeur à la tête d'al-Qaïda d'Oussama ben Laden, éliminé en mai 2011, Ayman al-Zawahiri agit de même : en septembre 2013, il interdit à ses moudjahidine de «combattre les sectes déviantes»¹⁵ (de massacrer des civils chi'ites) ; mais en août 2016, Zawahiri dénonce «l'occupation de l'Irak par les Safavides, les Croisés et leurs milices chi'ites»¹⁶. Décodeur : Les Safavides sont la dynastie impériale en Iran, du XVI^e au XVIII^e siècle AD ; l'allusion signale donc que l'empire chi'ite cherche une fois encore à dominer les sunnites. Et bien sûr, Zawahiri qualifie de «rafida» les forces militaires irakiennes d'obédience chi'ite.

Revenons à Oussama ben Laden. Le 18 octobre 2007, il écrit une «lettre à Karim» (un de ses lieutenants, non identifié)¹⁷. La lettre établit à la fois l'importance de l'Iran dans la stratégie d'al-Qaïda, et pour parler familièrement, l'aspect «amour vache» des relations entre chi'ites et salafistes. «J'ai des remarques à vous faire sur vos menaces en-

vers l'Iran. Vous ne m'avez pas consulté d'abord sur ce grave sujet, qui affecte notre sort à tous. J'espérais que vous me demanderiez car, vous le savez, l'Iran est notre canal majeur de communication, de transfert de fonds et d'hommes ; aussi, le lieu où sont détenus nos otages.» Plus loin ben Laden ajoute «Souvenez-vous que négocier avec l'Iran est plus aisé, si le mal qu'on lui fait est sévère». Enfin, ben Laden évoque «la prise d'otages iraniens en vue de négociations».

Bras de fer et «amour vache»

Exemples du constant bras de fer entre Téhéran et les djihadistes :

- En novembre 2008, le diplomate iranien Hesmatollah Attarzadeh est kidnappé par des inconnus près de Peshawar, puis libéré dans cette ville des territoires tribaux pakistanais en mars 2010. Peu après, les dirigeants d'al-Qaïda détenus en Iran commencent à jouir d'une plus grande liberté de mouvement et d'expression publique¹⁸.
- Le 21 juillet 2013, Noor Ahmad Nikbath, de l'ambassade d'Iran à Sanaa (Yémen), est enlevé par «des moudjahidine d'Al-Qaïda dans la Péninsule Arabe» (AQAP). Il est libéré le 5 mars 2015, toujours au Yémen. Le même mois, des dirigeants d'al-Qaïda et autres chefs djihadis sont libérés en Iran et peuvent partir, sans doute pour la Syrie¹⁹ : Saïf al-Adel (biographie ci-après), Abu al-Khayr al-Masri²⁰, Abu Muhammad al-Masri²¹, Khaled al-Aruri

«Abu'l-Kassam» ou «Abu Ashraf»²² et Sari Muhammad Hassan Shihab «Abu safar»²³.

De son côté l'Iran (qui n'héberge pas des salafistes par plaisir) songe un temps à échanger, avec l'armée américaine d'Irak, des djihadis réfugiés en Iran, auteurs de maints attentats anti-américains, contre des «Moudjahidine du peuple iranien» (MEK) honnis à Téhéran.

Les djihadis sunnites entre eux : pas plus tendres...

Au passage, notons que les rapports entre activistes sunnites, supposés frères en jihad, ne sont pas moins féroces :

- Après la rupture entre al-Qaïda et l'État islamique (naguère «al-Qaïda en Mésopotamie») - la scission formelle est annoncée par Zawahiri le 3 février 2014. Ce dernier traite ses ex-frères d'armes de «néo-kharijites»²⁴, donc hérétiques à exterminer jusqu'au dernier.
- Parfois, on sort même de la malédiction théologique, comme pour la mort d'Abu Musab al-Zarqawi, en février 2006 (tir de roquettes lors d'un raid aérien). Selon le *New York Times* (8/06/2006) un moudjahid d'al-Qaïda en Mésopotamie fournit aux services jordaniens (qui transmettent aux Américains) la localisation du cheikh irakien Abu Abdul Rahman, conseiller spirituel de Zarqawi, dès lors filé sans cesse et enfin tué avec lui dans le raid aérien.

**La république islamique d'Iran (R.I.I.)
et la stratégie indirecte : grande prudence...**

La première organisation terroriste fondée par Zarqawi (*Jund al-Sham*, les soldats du Levant) est présente en Iran depuis la décennie 1990. Or dès cette époque, Zarqawi songe à frapper en Europe. Vers 2001, il ordonne à Mohamed Ghassan Abu Dhess «Abu Ali», qui dirige en Allemagne un groupe «Tawhid»²⁵ (classique nom salafiste), d'y repérer des boîtes de nuit possédées par des Juifs ou des Israéliens, en vue d'attentats. Ce réseau est démantelé au printemps 2002 avant d'agir - après quoi, Berlin accuse Téhéran de monter des attentats depuis l'Iran. Sur le champ, Zarqawi est expulsé d'Iran vers le Kurdistan irakien, où il attend l'invasion américaine (avril 2003) avant de sévir à nouveau²⁶.

Renouveau de prudence à Téhéran, dès l'invasion de l'Irak par les États-Unis. Le péril est aux portes : couvrir ses traces devient impératif - tout en se dotant d'outils de rétorsion, si ça se gâte avec les Américains... Comme on l'a vu, Saïf al-Adel vit au calme à Shiraz, sans doute depuis 2001 et la fuite d'al-Qaïda d'Afghanistan ; il joue toujours un rôle central dans l'état-major d'al-Qaïda - ce qu'on sait à Téhéran. Or coup sur coup :

- avril 2003, Bagdad tombe aux mains de l'armée américaine,
- mai 2003, un attentat-suicide fait une vingtaine de morts à Riyad ; pour les services saoudiens, l'affaire est pilotée par l'état-major d'al-Qaïda en Iran, notam-

ment par al-Adel. A l'instant, ce dernier est enfermé dans sa villa de Shiraz, et perd (en théorie) sa capacité d'agir et de s'exprimer.

**Au cœur de la stratégie indirecte,
Saïf al-Adel**

Montrons maintenant l'importance du salafiste et dirigeant d'al-Qaïda «Saïf al-Adel» ou «Muhamad Ibrahim Makkawi», de son nom Mohamed Salah al-Din Abdel Halim Zaydan. Cet ex-officier de l'armée égyptienne est l'un des rares survivants actifs de l'al-Qaïda originel de la décennie 1990. Djihad théorique et pratique depuis bien avant le «9/11» jusqu'à 2017, il a fondé l'appareil militaire du Jihad islamique d'Égypte, sous les ordres d'Ayman al-Zawahiri, et a trempé, en octobre 1981, dans l'assassinat du président égyptien Anouar el-Sadate.

Dans la décennie 1980, al-Adel participe au djihad afghan. Entre Soudan, Afghanistan et Iran, il dirige au fil des ans le conseil militaire et le conseil de sécurité d'al-Qaïda et est impliqué dans les attentats visant les ambassades américaines à Nairobi et Dar es-Salaam (été 1998). Opposé aux projets d'attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis, comme dangereux pour la survie d'al-Qaïda, al-Adel est nommé émir par intérim d'al-Qaïda après l'élimination d'Oussama ben Laden, en attendant l'émirat d'Ayman al-Zawahiri.

Or de 2001 à 2015, Saïf al-Adel vit constamment en Iran (plus ou moins libre, selon l'humeur de Téhéran). Il arrive en Syrie au second semestre de 2015 et y pilote en juillet 2016, avec Abu al-Khayr al-Masri (voir note 20) la mue d'al-Qaïda-Syrie (*Jabhat al-Nosra*) en un plus anodin et « modéré » *Jabhat Fateh al-Sham*²⁷. Il s'y trouve sans doute encore en avril 2017, quand ces lignes sont écrites.

II – Ourdis dans la R.I.I., les plans décisifs pour al-Qaïda et l'État-islamique²⁸

1998 - Repliée en Iran, la direction de la *Jamaa Islamiyya* d'Égypte (qui persiste après l'attentat de Louxor) se réunit à Téhéran et décide de signer la « déclaration du Front islamique mondial de lutte contre les Juifs et les Croisés » d'Oussama ben Laden, publiée le 23 février 1998 (en fait, la déclaration de guerre aux États-Unis). Après quoi, la J. I. met son réseau en Iran à disposition de Saïf al-Adel et d'Abu Musab al-Zarqawi.

2002 - A partir de cette année-là, Saïf al-Adel et le stratéguie²⁹ (pour l'histoire de l'État islamique) Muhammad Khalil Hassan al-Hakaymah, vivent pour sûr en Iran ; Adel jusqu'en 2015 et Hakaymah, jusqu'en 2006.

2003-2004 - « Aux arrêts à domicile » à Shiraz (Iran) avec d'autres chefs d'al-Qaïda

et leurs familles, Saïf al-Adel écrit des études de stratégie et de tactique djihadie, pour « *Mu'askar al-Battar* » (le camp d'entraînement d'al-Battar), un bulletin d'AQAP.

En 2003-2004 toujours, Saïf al-Adel écrit en Iran son célèbre « Maître-plan » (ci-après MP) feuille de route en 7 étapes, visant à instaurer un califat (avec al-Qaïda et l'entité de Zarqawi, alors unies). Le MP fixe alors le cadre stratégique qui imposera en 15 ans la victoire djihadie, partant de positions (acquises) en Irak et (à gagner) en Syrie. Le texte du MP sort d'Iran avec un Palestinien qu'al-Adel a connu en prison en Égypte 15 ans avant et qui vit alors à Téhéran. Le MP est ensuite remis à Fouad Husayn, journaliste jordanien ami d'al-Adel, jadis détenu en Jordanie avec Zarqawi. Quoiqu'aux « arrêts à domicile » à Shiraz, Al-Adel échange alors aisément avec des chefs islamistes d'Arabie saoudite et du Pakistan.

2004 - Première rencontre Zarqawi - Oussama ben Laden, organisée par Saïf al-Adel, « en résidence surveillée » en Iran. Or ben Laden *lui-même* dit qu'elle s'est tenue à l'ombre du renseignement iranien !³⁰. Par la suite, al-Qaïda finance et équipe un camp de Zarqawi proche de Herat, Afghanistan, et lui donne accès à un réseau de locaux discrets à Téhéran et Mashhad. En octobre 2004, Zarqawi fait allégeance à ben Laden.

2004-2005 - En Iran toujours, Muhammad Khalil al-Hakaymah écrit (sous le nom de Abu Bakr Naji) *The management of Sava-*

gery («Gérer la sauvagerie»), publié par le bulletin de l'AQAP, *Mu'askar al-Battar*. Ce manuel fondateur de la méthode Zarqawi, tous les avatars successifs de l'État islamique l'appliquent dès lors aveuglément et jusqu'à ce jour.

- Rappel du projet de Zarqawi : établir un État islamique - chasser les États-Unis de Mésopotamie - étendre le Jihad outre l'Irak : tout ce qu'accomplit concrètement l'État islamique (instaurer un califat au «Levant», Irak+Syrie, atrocités propagandistes, etc.) provient de deux textes fondateurs écrits en Iran, pays où, on l'a vu, les services officiels ne sont jamais bien loin.

16

2011 - Oussama ben Laden éliminé (en mai) Saïf al-Adel, qui habite toujours l'Iran, est nommé émir intérimaire d'al-Qaïda (avant l'émirat de Zawahiri).

L'Iran est ainsi la constante base arrière d'al-Qaïda, avant, pendant sa fusion avec la bande de Zarqawi, puis après la scission des deux entités (février 2014). Après les départs de mars 2015, reste-t-il des cadres d'al-Qaïda en Iran ? Sans doute oui. Ce seraient³¹ :

Faycal al-Khalidi, proche d'Atiyah Abderahman - il assurait en 2011 la liaison entre le *Shura council* d'al-Qaïda et les Taliban pakistanais (*Tehrik-e-Taliban Pakistan*, TTP). Aujourd'hui, Khalidi dirigerait le comité militaire d'al-Qaïda,

Ysra Bayumi, cadre d'al-Qaïda depuis 2006, installé en Iran depuis 2014, membre du conseil financier et médiateur avec les autorités iraniennes,

Abu Bakr Muhammad Ghumayn, vétéran et cadre majeur d'al-Qaïda en Iran (secteur financier et gestion).

Plus, au moins un fils d'Oussama ben Laden (qui a eu vingt enfants en cinq mariages) : Hamza «Abu Moaz», marié à une fille de Zawahiri dont il a deux enfants, Khairiah et Saad.

III - La stratégie indirecte, dans l'ADN de l'«État islamique»

Quand émerge cet «objet terroriste non identifié», quelques journalistes, notamment allemands, veulent en savoir plus. Ils sillonnent la Syrie et l'Irak ; ils recueillent des témoignages directs, achètent des documents à des djihadistes-mercenaires, traînant d'une *katiba* l'autre pour la solde, le pillage - et les bakchichs soutirés aux médias.

Or au printemps 2015, les révélations du *Spiegel*, restent incomprises³². Cette négligence se comprend : l'enquête du *Spiegel* porte sur un inconnu - cependant crucial, Ô combien ! - et les sensationnels éléments qu'on y trouve sont noyés dans un immense récit, à vrai dire un peu confus.

Cependant, ces révélations du *Spiegel* sont confondantes. En voici la synthèse :

- L'architecte, créateur et visionnaire de l'entité dite «État islamique» (EI), sortie toute armée de son cerveau, est Samir abd Muhammad al-Khlifawi «Hajj Bakr» de son nom de guerre. Ce colonel irakien du service de renseignement (SR) spécial de la division antiaérienne de l'armée de l'air d'Irak, est tout sauf islamiste. Le journaliste irakien Hisham al-Hashimi a comme cousin un officier du SR irakien longtemps en poste à la base aérienne Habbaniyah³³, ami proche et alors voisin de «Hajji Bakr». Ce collègue affirme «Le colonel Samir était un nationaliste, pas un islamiste».

Quand le «proconsul» américain Paul Bremer dissout l'armée irakienne en mai 2003, «Hajji Bakr» se rapproche d'Abu Musab al-Zarqawi, qui gagne alors à la cause djihadie la province sunnite irakienne d'al-Anbar. De 2006 à 2008, «Hajji Bakr» connaît les prisons de l'occupant américain, Camp Bucca puis Abu Ghraib.

2010 : le projet «État islamique» mûrit. «Hajji Bakr» et d'autres officiers irakiens choisissent comme émir, puis «calife», Abu Bakr al-Bagdadi, censé donner à l'EI un masque religieux. Dans les faits, al-Bagdadi n'est pourtant qu'un pantin - ce qu'ont saisi d'autres chefs islamistes : quand Zawahiri veut négocier avec l'EI, c'est «Hajji Bakr» et sa clique d'ex-officiers qu'il contacte - sans illusion sur leur foi réelle. Un proche de Za-

wahiri vitupère alors «ces serpents perfides qui trahissent le jihad»...

Fin 2012, «Hajji Bakr» s'installe à Tal Rifaat (Syrie), à 40 km. au nord d'Alep ; la base arrière et future tour de contrôle de l'EI. Dans cette ville alors dominée par la rébellion anti-Bachar, «Hajji Bakr» écrit le plan stratégique de l'EI, 31 pages si précises et détaillées, avec organigrammes, etc., que les experts l'ayant étudié y voient le vrai «code-source» de l'E.I.

Là éclate la première révélation - vertigineuse - de l'enquête du *Spiegel*. Le journaliste achète l'original manuscrit de ce maître-plan, en langue arabe, à un milicien (voir plus bas dans quelles circonstances) et constate que le texte est écrit au verso d'un papier à en-tête... du ministère syrien de la Défense - ministère du régime de Bachar al-Assad.

Autres remarques d'experts officiels sur ce plan d'action : étranger à l'islamisme, l'appareil de sécurité de l'EI conçu par «Hajji Bakr» est un copier-coller de celui de la *Stasi* (police politique de l'ex-DDR) - tout comme l'appareil sécuritaire de Saddam Hussein, que «Hajji Bakr» connaît bien sûr à fond. En surface donc, Abu Bakr al-Bagdadi et salafisme - en profondeur et au sommet, le calcul froid : les méthodes et actions de l'EI ; sa maîtrise de la planification stratégique ; ses alliances semblant contre-nature ; sa propagande élaborée, n'ont rien d'islamiste.

La stratégie indirecte explique encore l'usage comme brouillon par «Hajji Bakr», d'un papier à en-tête du régime syrien. Revenons à avril 2003 : après l'invasion de l'Irak, Bachar craint que, sur sa lancée, l'armée US surgisse en Syrie et le renverse. Contre-mesure immédiate : injecter en Irak tous les fanatiques et djihadis possibles, pour y paralyser l'armée américaine. De fait, 90% des commandos-suicide (libyens, tunisiens, saoudiens) gagnent l'Irak *via* la Syrie. Se crée alors une anti-américaine coalition entre chefs des SR syriens, émirs djihadis et ex-officiers de Saddam ; liens qui perdurent en 2012, lorsque Hajji Bakr s'installe à Tal Rifaat.

18

En Syrie, les stratèges rebelles soupçonnent vite l'EI qui frappe la rébellion à coups redoublés au nom d'un douteux purisme religieux. Fin janvier 2014, les émirs rebelles ont compris le jeu réel de «Hajji Bakr» : un commando attaque sa base et le tue. Tout ce qui permet aux SR rebelles d'analyser l'EI est récupéré chez «Hajji Bakr» : ordinateurs, passeports, cartes SIM des téléphones, boîtiers GPS, papiers et documents.

Tout est précisément collecté et emporté - notamment, par le milicien (plus haut évoqué) qui revend ensuite des documents originaux au *Spiegel*. Or l'homme fait une seconde et incroyable révélation au journaliste allemand : il a lui-même passé au peigne fin toute la base de «Hajji Bakr»; où vivait et travaillait ce fondateur de l'entité dite «État islamique», dont l'explicite objectif est de rétablir le califat sur terre.

Il n'y a pas trouvé *un seul* Coran.

Cherchez l'erreur.

IV - Autres scènes de la stratégie indirecte

La R.I.I. et la stratégie indirecte en Afghanistan

Le 8 août 1998, des Taliban massacrent 8 diplomates iraniens à Mazar-i-Sharif (nord du pays). L'Iran y cherche alors un allié de revers, sunnite mais hostile aux Taliban. Il existe : c'est Gulbuddin Hekmatyar, qui dès lors circule librement en Iran, où parfois il réside ; y contrôle des réseaux et bases logistiques. Jadis, Hekmatyar a présenté ses utiles relations iraniennes à Abu Musab al-Zarqawi (Cf. mon article dans *Le Débat*, cf. note 12 plus haut).

Le régime syrien et la stratégie indirecte, dans «sa» guerre civile et alentours

Le régime syrien «alaouite» réagit de même (Fishman) : «De longue date, la Syrie soutient des salafistes au Liban. Malgré d'immenses divergences avec les djihadis, les successifs régimes syriens les ont soutenus pour affaiblir les mouvements nationalistes palestiniens. Quoiqu'il déteste Israël, le régime syrien voulait qu'au Liban, les Palestiniens restent faibles et divisés - et les djihadis excellent dans les divisions. Le

danger étant que parfois, ces djihadis mordent la main qui les nourrit... ». Un autre expert ajoute³⁴ : « Les Assad ont toujours soutenu les djihadis, surtout au Liban, pour diviser ses ennemis. Nul doute : l'émergence de groupes djihadis en Syrie rendait service au régime ». Voilà donc le secret de cet épisode syrien de stratégie indirecte : dans ce pays en guerre civile, l'aveugle fanatisme de l'État islamique donne à Damas un énorme avantage stratégique.

Comment cela joue-t-il sur le terrain ? Objectif de Téhéran : sauver le régime de Bachar al-Assad, menacé par une foule de groupes rebelles peu ou prou islamistes. Or qui peut sûrement les détruire, à moindre coût ? L'État islamique (E. I.) bien sûr. Quand l'E.I. s'engage à fond en Syrie, à la mi-mars 2013, son chef de guerre est «Hajji Bakr»³⁵, proche d'Abu Musab al-Zarqawi. Il écrase les entités rebelles et d'abord *Jabhat al-Nosra* (Front al-Nosra) d'Abu Muhammad al-Jawlani. Comment et avec qui ? Écoutons un témoin aussi rare qu'important, «Abu Ayyub», transfuge majeur de l'E.I. où peu survivent à la trahison³⁶. D'après lui³⁷, Hajji Bakr travaille avec les services spéciaux syriens et ceux des Pasdaran iraniens. Le SR des Pasdaran (révèle Abu Ayyub) a son «Bureau État islamique» dont, fin 2014, le patron est Ali Faramani, qui répond à Hossein Salami, chef en second des Pasdaran. Faramani transmet à «Hajji Bakr» & co. des données utiles sur le Front *al-Nosra*.

Parmi d'autres assassinats, l'E. I. enlève et tue, en septembre 2013, Saad al-Hadrami, émir de Raqqa (Syrie), chef tribal rallié au Front al-Nosra. Pire à Alep le 24 février 2014 : lors d'une attaque suicide qui fait 7 morts dans une base d'Ahrar al-Sham, un commando de l'E.I. élimine une «star» du djihad au Moyen-Orient, Abu Khaled al-Suri³⁸. Ainsi sont éliminés les chefs rebelles, au profit de Damas, par les *de facto* mercenaires de l'E.I.

Notons que ces manœuvres et tactiques ne suscitent pas pour autant la moindre «fraternité d'armes» entre tribus et sectes qui au fond, se haïssent toujours autant. Ici règne l'absolu pragmatisme ; pour citer Karl Marx, on évolue toujours dans «les eaux glacées du calcul égoïste».

Exemple : le sort de la «Base 17» de l'armée de l'air syrienne. Dans une première phase de la guerre civile en Irak, Damas et l'État islamique s'entraident : l'aviation du régime bombarde les rebelles pour soulager l'EI, qui jette en retour ses commandos suicides sur les dirigeants de la rébellion, mais laisse en paix l'armée syrienne. A Raqqa (Syrie) la base aérienne «17» du régime est encerclée par les rebelles pendant un an. Les *kataeb* de l'EI les chassent et l'aviation de Bachar peut à nouveau se ravitailler sur la base. Renversement brutal à l'été 2014 : L'EI conquiert Mossoul en juin, y récupérant un énorme arsenal. Désormais assez fortes et sûres d'elles-mêmes, les *kataeb* de l'EI submergent la base 17 et massacrent

jusqu'au dernier ces mêmes soldats syriens qu'elles avaient secourus un an plus tôt.

V – Les liens entre la Syrie de Hafez el-Assad et l'Iran islamique : la dimension occultée³⁹

On explique d'usage la permanence des liens entre la Syrie des Assad et la République islamique d'Iran par l'économie (livraisons gratuites de pétrole), ou par la réalpolitik (haine de l'Irak). Or si ces deux facteurs existent, ils semblent secondaires par rapport à la dimension *théologique* de liens forgés depuis bientôt soixante ans [en 1988] entre « Alaouites » et chi'ites duodécimains.

Révéler ces rapports souterrains impose de plonger, pour quelques explications préliminaires, dans l'univers complexe de l'hérésiographie islamique. Ceux que l'on nomme improprement les « Alaouites » de Syrie sont en fait les disciples de Abou Chou'ab Mohamed ibn Nusair al-Numairi, mort en 883 (AD), qui fréquenta les cénacles des trois derniers imams chi'ites (duodécimains). Les idées et propos d'ibn Nusair lui valurent d'être chassé de l'entourage de ces derniers, et maudits par eux. En outre, ces imams avertirent leurs fidèles du côté dangereux des théories prônées par ibn Nusair.

Celui-ci se proclama alors la seule autorité légitime pour présenter et interpréter les

enseignements des imams, du fait des relations spéciales qu'il entretenait avec eux. Ibn Nusair finit par s'autoproclamer la « porte » des imams, c'est-à-dire :

- Le seul moyen d'accès à l'enseignement ésotérique des imams pendant leur occultation ;
- Le seul héritier de leur savoir ;
- Leur seul représentant sur terre.

Pire encore, ibn Nusair rejeta le dogme fondamental de l'islam faisant de Mahomet « le sceau des prophètes », celui qui clôt le cycle des prophéties, et se proclama prophète et messager de Dieu - démarche parfaitement hérétique, jamais même imaginée par le chi'isme duodécimain.

De l'enseignement d'ibn Nusair émergea une religion étrangère à l'islam (même chi'ite), mais proche d'autres hérésies à cette même religion : l'ismaélisme (ou chi'isme septimain) et culte des Druzes :

- Déification des douze imams, supérieurs à Mahomet,
- Croyance en une trinité divine composée d'Ali (en numéro 1), de Mahomet et de Salman al-Farsi (premier compagnon perse du Prophète),
- Croyance en la réincarnation et la transmigration des âmes,
- Abolition des cinq « piliers » de l'islam (profession de foi, prière, jeûne, aumône et pèlerinage),
- Pratique ésotérique intensive, enseignement religieux secret, progressif, initiatique et interdit aux femmes,
- Livres sacrés secrets, différents du Coran,

- Culte (pseudo-shamanique) rendu à des fontaines, des arbres sacrés ou des astres (Ali est adoré comme « prince des étoiles ») et les deux principaux clans « alaouites » syriens étant les *Shamsi* et les *Qamari* (clan du soleil et clan de la lune).
- Repas sacrés où l'on partage le pain et le vin, comme « chair et sang de Dieu ».

Ce syncrétisme religieux fut bien sûr violemment condamné par les sunnites comme par les chi'ites : pour tous, les Nusäiri (ou Nosäiri, nom correct de la secte) sont *ghoulat* (ceux qui vont trop loin, qui dépassent les bornes) en divinisant Ali.

Une condamnation absolue, du fait :

- de leur théologie (divinisation d'Ali et de sa descendance ; haine des trois premiers califes ; rejet du concept de résurrection ; foi en la transmigration des âmes),
- de leur supposée dépravation (licence sexuelle et consommation d'alcool),
- enfin, de leurs constantes trahisons de l'islam - les Nusäiri ayant été d'efficaces alliés pour les Croisés d'abord, puis pour les Mongols (et enfin, des Français, durant le mandat sur la Syrie).

Ce n'est pas un hasard si Marwan Hadid, l'un des dirigeants [en 1988] des Frères musulmans (sunnites) syriens était un fidèle disciple de Seyyed Qutb, doctrinaire majeur de l'islamisme radical égyptien moderne ; Qutb qui fonda lui-même sa doctrine sur les écrits d'ibn Taymiyya.

Hadid soulignait que les Nusäiri persévéraient dans leur trahison de l'islam : entente avec les colonisateurs français avant-guerre ; secours porté aux chrétiens libanais en 1976. Comme ibn Taymiyya recommandait d'excommunier les Nusäiri et de ne surtout jamais leur confier les frontières de l'islam, Hadid concluait : comment les charger de lutter en première ligne contre Israël ?

Bref, pour les Frères musulmans, notamment syriens, les Nusäiri ne sont tout simplement pas des musulmans et le culte fondé par ibn Nusäir n'a rien à voir avec la révélation de Mahomet.

Hérésie, apostasie : depuis le début du XX^e siècle, ce risque énorme - puni de mort à tout coup - a poussé la secte nusäirie à tout tenter pour obtenir un certificat de bonnes mœurs islamiques, provenant d'authentiques et incontestables autorités spirituelles musulmanes.

Première démarche dans la décennie 1920 : se faire reconnaître comme « Alaouites » par la puissance mandataire française - passant ainsi plus aisément pour une secte chi'ite, donc intégrée au périmètre de l'islam. Et puis, aux yeux de l'opinion musulmane, la personnalité d'Ali était plus glorieuse que celle d'ibn Nusäir... Notons que l'apparemment chi'ite n'était pas totalement factice ; Nusäiri et duodécimains ayant au moins en commun de reconnaître la lignée des 12 imams.

En 1922 donc, durant le mandat français, l'autorité coloniale autorise l'établissement en Syrie de cours de justices propres aux « Alaouites » où, ces derniers n'ayant pas d'école juridique propre, s'appliquera le code chi'ite duodécimain.

Clairement, les coutumes shamaniques nusairies étaient aussi éloignées des écoles juridiques, tant chi'ites que sunnites, mais les néo-« Alaouites » y gagnaient une autonomie de facto. Preuve de leur indifférence au chi'isme : à l'époque, nul mufti « Alaouite » n'étudiera le droit canon chi'ite à Nadjaf ou à Qom. Les Nusairis se contentèrent d'inviter chez eux quelques mufti chi'ites du Sud-Liban qui repartirent une fois transmises leurs connaissances en jurisprudence duodécimaine.

Preuve du persistant mystère « Alaouite » pour tous les musulmans de la région : dans la décennie 1930, cheikh Abdel Hussein Charafeddin, éminent religieux chi'ite de Tyr, visite un cheikh sunnite de Lattaquié (port syrien proche du djebel Alaouite), pour s'informer sur les Nusairi, dont il déclare « tout ignorer ».

Nouvel effort de camouflage en 1936, quand la Syrie accède à l'indépendance : un groupe de cheikhs « Alaouites » fait à sons de trompe profession de foi musulmane et déclare observer les cinq « piliers » de l'islam, alors qu'une conférence religieuse « Alaouite » écrit au ministère français des Affaires étrangères pour insister sur la nature musulmane de leur culte.

Haj Amine el-Husseini, mufti (sunnite) de Palestine, publie alors une « fatwa » favorable aux « Alaouites », déclarés musulmans et dignes de l'estime des autres forces islamiques. Mais ce décret politique anticolonialiste ne pèse pas lourd. Les grands centres théologiques sunnites (al-Ahzar, au Caire) et chi'ites (Nadjaf, Irak ; Qom, Iran), restent muets sur la question.

En 1947, le grand Ayatollah irakien Mohsen el-Hakim s'intéresse aux « Alaouites » de Syrie. Il demande à Habib el-Ibrahim, mufti chi'ite de la Beka'a libanaise, de visiter le djebel alaouite et de lui faire un rapport. Résultat : dès 1948, douze étudiants-mollahs nusairis partent étudier à Nadjaf. Mal reçus, désorientés, ils rentrent vite chez eux.

On tente donc l'inverse : une *Société pour la promotion du chi'isme* est installée à Lattaquié, avec annexes à Tartous, Banias, etc. Puis un émissaire de Nadjaf, lui-même libanais, retourne au djebel alaouite ; une autre poignée de Nusairis étudie à Nadjaf avec le grand Ayatollah el-Hakim - rien d'important ni de durable.

Or en 1970, Hafez el-Assad s'empare du pouvoir - les « Alaouites » dirigent désormais la Syrie. Les fondamentalistes sunnites colportent aussitôt des rumeurs sur les Nusairi « adoreurs du diable », vite renforcées par un premier projet de constitution où l'islam n'est plus religion d'État.

Flairant le danger, les cheikhs « alaouites » craignent une émeute contre leur communauté - très minoritaires, rappelons-le, de 10 à 15% de la population - ils réaffirment leur foi musulmane mais n'ont personne pour l'authentifier sérieusement, les cheikhs sunnites officiels syriens s'étant discrédités par leur servilité envers Hafez el-Assad. Un certificat de bon-islam d'al-Ahzar étant exclu, il faut d'urgence, à ces cheikhs « alaouites », une fatwa d'un religieux chi'ite majeur.

Au même moment, la guerre civile menace au Liban. Moussa Sadr, chef des chi'ites locaux, cherche des alliés de poids : quel bouclier plus sûr que la Syrie pour son « Mouvement des déshérités » ? Sadr connaît Hafez el-Assad à qui il écrit parfois ses discours⁴⁰. En juillet 1973, à Tripoli, devant les plus éminents cheikhs « alaouites » syriens, Sadr intègre les « Alaouites » libanais (± 20 000 entre Tripoli et l'Akkar) dans son Conseil supérieur chi'ite, fondant cette reconnaissance sur la (modeste) autorité de l'Académie de recherche islamique, obscur département de la mosquée al-Ahzar.

« Cet acte arrangeait les chi'ites libanais qui gagnaient en autorité en s'assimilant au clan dirigeant syrien. Les dirigeants alaouites syriens tiraient, eux, une autorité nouvelle de la reconnaissance de leur identité chi'ite ; car des musulmans [sunnites] syriens dénonçant une influence chrétienne dans les pratiques religieuses alaouites, discréditaient leur droit à diriger un État musulman⁴¹ ».

Une intégration confirmée par le successeur de Moussa Sadr, Mehdi Chamseddine :

« Il n'y a pas de sectes à l'intérieur de la communauté chi'ite. Quand nous disons Alaouites ou Ismaéliens, cela signifie des nuances régionales ou historiques, des allégeances politiques et non des différences religieuses. Les chi'ites sont absolument indivisibles et partagent tous la même foi dans les 12 imams »⁴².

Mais il est dès lors clair que cette intégration est politique et non religieuse : l'autonomie théologique des « Alaouites » reste entière et nulle autorité religieuse majeure de Nadjaf ou de Qom ne garantit ce rapprochement.

Seul l'ayatollah Seyyed Hassan Chirazi, religieux iranien modeste, préface une brochure de propagande « alaouite » intitulée « Les Alaouites sont du Parti (*chi'at*) de la Maisonnée du Prophète (*Ahl el-Beit*) ». Pour ce texte, les croyances et pratiques religieuses des « Alaouites » de Syrie et du Liban sont conformes au chi'isme duodécimain ; Chirazi déclarant avoir lui-même vérifié cette conformité (une exigence en droit islamique).

* * *

L'Ayatollah Seyyed Hassan Chirazi

Fils de l'Ayatollah Seyyed Mehdi Habibullah el-Husseini el-Chirazi. Iranien, né à Nadjaf, Irak, en 1934. Étudie à Kerbala, d'abord avec son père puis avec les ayatollah Mohamed-Ali el-Milani, Mohamed-Reza el-Esfahani et Mohamed el-Chirazi (son frère). Militant actif d'al-Dawa, il est arrêté et torturé par la police irakienne et s'enfuit au Liban en 1970 ; il s'y fixe et en reçoit la nationalité en 1977. Il y écrit des traités islamiques, d'éthique, etc. et fonde l'institut religieux *Hawza el-Zeinabia*, où il enseigne. Ayant rencontré à plusieurs reprises Hafez el-Assad, il évolue dans la communauté chi'ite libanaise. Il est assassiné à Beyrouth le 2 mai 1980 (sans doute par des agents irakiens) - alors qu'il se rend à une cérémonie en l'honneur du grand Ayatollah Baqr el-Sadr, lui aussi victime des mêmes baasistes irakiens.

* * *

En termes de réputation dans le monde islamique, les choses s'aggravent encore pour les « Alaouites » quand en 1976, au Liban en pleine guerre civile, Hafez el-Assad vole au secours du camp chrétien. Dans cette manœuvre, les sunnites voient une continuation de la séculaire pratique « alaouite » de trahison de l'islam. En Syrie, cette réaction des islamistes (notamment, Frères musulmans) débouche sur des émeutes et même, des actes de guérilla urbaine.

Mais si le régime syrien s'appuie désormais sur des autorités chi'ites pour soigner son image « musulmane », la secte « alaouite » refuse toujours toute autorité théologique d'une « Source d'imitation » (grand ayatollah) chi'ite⁴³ et garde jalousement ses secrets.

En février 1979, la révolution islamique triomphe en Iran. Dès lors les Frères musulmans, même syriens, soutiennent le pouvoir nouveau et reconnaissent l'autorité (politique) de l'imam Khomeini. Leur déception sera immense : dès avril 1988, une dure répression frappe les villes syriennes de Alep et Hama, alors que la radio du régime émet depuis Damas les louanges de l'ayatollah iranien Khalkhali sur le pouvoir syrien. Pire, Khalkhali décrit les *moujahidine* sunnites comme « des bandes exécutant la politique de Camp David... en collusion avec l'Égypte, Israël et les États-Unis ».

En février 1982, la ville de Hama est détruite par les Forces spéciales syriennes et sa population, en partie massacrée (de 7 000 à 20 000 morts). Peu après, AbdelHalim Khaddam, le N°2 syrien d'alors, se rend à Téhéran à la tête d'une forte délégation. Reçu avec faste, il repart nanti d'un juteux traité commercial et économique. En prime, un communiqué commun souligne les « objectifs communs » de la Syrie et de l'Iran.

Côté iranien, cette alliance ne s'est pas nouée aisément : les Affaires étrangères la

souhaitaient, le ministère de l'Orient islamique et les chefs du corps des Gardiens de la révolution étaient contre - et bruyamment. A peine Khalkhali rentre-t-il de Damas que la revue chi'ite iranienne « Oumma Islamique » l'attaque violemment ; il y est qualifié d'« irresponsable » et Assad, de « marionnette des superpuissances ». Le régime syrien, lui y est dépeint comme « anti-islamique et tyrannique (*taghouti*), peuplé de laquais de l'impérialisme et du sionisme ».

A Téhéran, le réalisme finit alors par triompher. Mais si le régime « alaouite » syrien a eu, et a encore, besoin des chi'ites comme garants de bonnes mœurs musulmanes, l'alliance Damas-Téhéran repose sur des *intérêts* communs et non sur une *foi* commune. Quand, dans la décennie 1980, des dirigeants iraniens visitent la Syrie (Khal-khali, Mir Hussein Moussavi, Rafigh Doust, etc.) ils parlent politique, stratégie, commerce, mais *jamais* des opinions, croyances ou rituels des « Alaouites », dont, alors et sans doute encore aujourd'hui - ils ignorent tout.

Annexe 1

Les pieds dans le tapis (d'orient) : les « Kataeb (brigades) Abdallah Azzam »⁴⁴

Analyser l'activité de ces bizarres « Brigades » depuis l'origine montre la limite de la stratégie indirecte. Parfois en effet, le plus habile des marionnettistes, le plus subtil manipulateur, se prend les pieds dans le tapis (d'orient) ; la confusion s'impose et à la fin, nul n'y comprend

plus rien. Morale de l'histoire : tout le monde est en danger. Démonstration.

1 - Le prêcheur palestinien sunnite Abdallah Azzam (1914-1989) est l'icône du grand jihad vers l'Afghanistan (1982-1988) ; aussi, le père spirituel et mentor d'Oussama ben Laden. Il meurt à Peshawar (Pakistan) en novembre 1989 avec ses deux fils, quand explose leur voiture - attentat jamais élucidé. Or pour tout salafiste, ce premier jihad est une claire vengeance. En février 1982, le régime « alaouite » syrien a détruit la ville syrienne de Hama et massacré ses habitants, gagnés à l'islamisme sunnite. Ce, avec l'appui de l'Union soviétique, qui protège Damas et le clan Assad. Or fin 1979, l'URSS a envahi l'Afghanistan : occasion superbe pour les salafistes d'y lancer ce jihad international et de faire trébucher Moscou - voire, de le chasser.

2 - Quand ainsi, le nom « Brigade Abdallah Azzam » apparaît vers 2004, tout est clair : Azzam était palestinien ? Cette brigade (voulue par Zarqawi, du temps d'« al-Qaïda en Irak ») rassemblera des djihadis palestiniens, d'abord recrutés dans le camp palestinien d'Ain el-Helweh⁴⁵. Rappel : dans la décennie 2000, ces groupes djihadis palestiniens ne manquent pas dans ces camps libanais : *Usbat al-Ansar*, *Fatah al-Islam*, et (un autre...) *Jund al-Sham*. A l'époque, Khalil al-Hakaymah (cf. plus haut, note 29) pilote ces « Brigades Abdallah Azzam », dont l'émir est Saleh al-Qaraawi, djihadi saoudien proche de Zarqawi⁴⁶.

Les « Brigades Abdallah Azzam » revendiquent une série d'attentats par explosifs en Egypte en 2004 et 2005, dont ceux de Sharm el-Sheikh, environ 90 morts et 200 blessés en juillet 2005 - les plus sanglants de l'histoire de l'Egypte.

Le 28 juillet 2010, dans le détroit d'Hormuz, les « Brigades Abdallah Azzam » revendiquent l'attaque d'un tanker japonais de 260 000 t. (le *M. Star*), endommagé par l'explosion d'une bombe. A l'époque, les médias évoquent un groupe « affilié à al-Qaïda ».

En mai 2012, le Département d'État américain déclare «terroristes» ces Brigades, pour Washington «actives au Liban et dans la péninsule arabe».

De 2010 à 2013, la propagande des Brigades Abdallah Azzam cible le pouvoir syrien «alaouite», les partis chi'ites du Liban (Hezbollah, Amal), l'Iran ; mais depuis le début de la guerre civile en Syrie (2011), ces «brigades» évitent tout attentat dans ce pays.

En 2013, les «Brigades Abdallah Azzam» multiplient les attentats anti-chi'ites au Liban :

- *Juillet*, voiture piégée à Bir el-Abed (faubourg chi'ite de Beyrouth, sous contrôle du Hezbollah), 50 blessés,
- *Août*, voiture piégée à Bir el-Abed, 27 morts,
- *Novembre*, attentat-suicide et voiture piégée contre l'ambassade d'Iran, banlieue sud de Beyrouth, 25 morts (dont l'attaché culturel iranien) et 150 blessés.

26

Or le 23 février 2015, le quotidien panarabe *As-harq al-Awsat* (publié à Londres mais propriété du prince saoudien Faisal bin Salman) dénonce les Brigades Abdallah Azzam comme outil terroriste de l'Iran chi'ite, dont l'émir serait toujours, en 2015, Saleh al-Qaraawi et l'adjoint, Abdul Mohsen al-Sharikh⁴⁷. Ces «Brigades» seraient ainsi entraînées à Téhéran, Mashhad et Zahedan (Iran), par le Hezbollah⁴⁸.

«Révolutionnaires ? mercenaires ? Opportunistes ? Agents provocateurs», s'interroge l'auteur interloqué d'une étude militaire américaine (cf. note 37 du présent texte). Car de fait, pourquoi le Hezbollah formerait-il des terroristes à manier des explosifs voués à ravager ses propres fiefs et à tuer ses protecteurs iraniens ?

Y a-t-il divers groupes du nom de «Brigades Abdallah Azzam», pour semer la confusion en plus de la terreur ? Ou bien, à l'inverse, une seule entité de ce nom, mais «retournée» par le camp Iran+Hezbollah depuis les attentats de 2013 au Liban ? Saleh al-Qaraawi survit-t-il aujourd'hui - et si oui, en Arabie saoudite, en Iran

ou en Syrie ? Enfin, qui profite de l'inférieur chaos ? Fascinantes questions que des experts sérieux devraient bien creuser.

Annexe 2

L'État islamique et le Canada Dry

Nous avons déjà évoqué le remarquable entretien accordé par «Abu Ayyub» (cf. note 34 du présent texte) au magazine saoudien *Majalla*. Ajoutons-y que jusqu'à sa défection de l'état-major de l'État islamique, «Abu Ayyub» est présent sur les sites djihadistes de l'E. I., ou proches. Donc, pas un inconnu, tiré du néant pour médire sur l'E.I. et manipuler l'opinion à son sujet.

Le contenu de cet entretien nous permet de compléter notre analyse, publiée en février 2017 dans la revue *«Le Débat»* (cf. plus haut, note 12) portant sur le manque - l'absence ? - d'islamistes réels parmi les vrais chefs de l'État islamique. D'où notre titre et l'allusion à un slogan pour un soda au gingembre qui jadis, marqua les esprits *«Canada dry : ça ressemble à de l'alcool, c'est doré comme l'alcool, mais ce n'est pas de l'alcool»*. Ainsi, L'État islamique est-il une entité genre «Canada Dry» ?

D'abord : que dit Abu Ayyub sur son propre parcours djihadiste ? Lorsqu'il rejoint l'E.I., cet ex-général de brigade de l'armée irakienne devient instructeur dans des bases du Kurdistan irakien : explosifs, renseignement, action clandestine et sécurité. Il participe à la refonte de l'appareil guerrier de l'E. I., alors au plus bas.

En juin 2010 en effet, l'«armée» de l'E.I. compte quelques centaines de combattants, plus la logistique, égaillés aux confins du désert de l'Irak sunnite. En août 2011 encore, l'état-major US en Irak estime l'effectif de l'E. à 800 ou 1 000 hommes⁴⁹, de l'émir au dernier moudjahid. Que nous apprend Abu Ayyub ?

- Qu'Abu Bakr al-Bagdadi («calife» depuis le 29/06/2014) a rejoint l'E. I. fin 2007 ; il jouit comme prêcheur d'une autorité symbolique mais n'intervient pas dans les décisions «militaires» (guérilla, terrorisme, etc.).

- Que l'appareil de renseignement de l'E.I «Amniyat al-Dawla» est l'exacte copie de celui de Saddam «*Amniyat consists mainly of former agents of Saddam secret services*»⁵⁰. L'étude souligne que, comme ceux de Saddam, les services spéciaux de l'E.I copient le KGB soviétique : «directions rivales, cloisonnement, espions s'espionnant entre eux, élimination systématique des ennemis, réels ou potentiels, dans et hors de l'appareil».

- Que le premier officier de l'armée irakienne à rejoindre Zarqawi en avril 2003 (lors même de l'invasion américaine) fut Thamiir Mubarak Atrous al-Rishawi, issu de Falluja, tué au combat dans cette ville à l'été 2004. Sur ordre de Zarqawi, Sajida al-Rishawi, sœur de Thamiir, tente un attentat suicide en Jordanie en novembre 2005 mais échoue (ses complices se font exploser le même jour dans des hôtels d'Amman, 60 morts). Capturée, Sajida est pendue à Amman en février 2015. Les Rishawi appartiennent à la tribu al-Dulaïmi, la plus importante de la province irakienne d'Anbar.

- Que c'est Samir al-Khelifawi («Hajji Bakr», voir plus haut) qui a restructuré l' «armée» de l'E.I.

- Que le dernier (en date) chef opérationnel de l'appareil militaire de l'E.I. est Mazen Nuhaïri «Abu Safaa al-Rifaï».

- Que les premiers membres de l'état major de l'E.I, dans les années 2013-2014, ont été :

Abderrahman al-Qaduli «Abu Ali al-Anbari» professeur de physique proche de Zarqawi depuis 2004, tué par des forces spéciales américaines, dans la ville syrienne de Deir Ezzor en mars 2016⁵¹. Sans doute le seul dont le parcours est celui d'un islamiste bon teint.

Adnan Ismail Najm al-Bilawi Al-Dulaïmi «Abu Abderrahman al-Bilawi», lui aussi de la tribu al-Dulaïmi ; capitaine des forces spéciales et de la Garde présidentielle de Saddam, passé par al-Qaïda en Irak puis par l'E.I. Il commande (comme chef du conseil militaire) l'assaut de l'E.I sur Mossoul en juin 2014 et est tué avant la chute de la ville par un commando irakien.

Adnan Latif Hamid al-Sweidawi al-Dulaïmi «Abu Adnan al-Iraqi», lieutenant-colonel du SR de l'armée de l'air irakienne et membre du Baas, encore de la tribu al-Dulaïmi. Dirige le conseil militaire de l'E.I après la mort de Hajji Bakr et d'abu Abderrahman al-Bilawi (juin 2014-mai 2015). Donné pour mort en mai 2015.

Selon Abu Ayyub, d'autres membres de l'appareil militaire de l'E.I. sont tués au combat de 2014 à 2016 : «Abu Muslim al-Turkmani»⁵², Nima abd Nayyef, Waleed Jassem al-Alwani «Abu Ahmad al-Alwani»⁵³, Taha Sobhi Falaha «Abu Mohammed al-Adnani»⁵⁴. Parmi leurs successeurs :

Tarad Muhammad al-Jarba «Abu Muhammad al-Shimali», Saoudien né en Irak.

Iyad al-Obaidi «Saleh Haifa» - ex-officier des services spéciaux irakiens.

Iyad Hamid Khalaf «Iyad al-Jumaili» - natif de Falluja - ex-officier des services spéciaux irakiens, chef de l'*Amniyat* de l'E.I.

Annexe 3

Diastole-systole - les phases alternées du terrorisme moyen-oriental : contractions locales, expansion à l'étranger

(Diastole) Dans le premier numéro de *Dabiq* en anglais (publié lors du Ramadan qui débute le 29 juin 2014 AD - 1435 AH) le nouveau «Calife» de l'État islamique (E.I.), Abu Bakr al-Bagdadi adresse un «message aux moudjahidine et aux croyants de la communauté, en ce mois de Ra-

madan», qui fait obligation à tout musulman d'émigrer («*hijra*») dans le califat.

(*Systole*) Or en avril 2015 en Syrie, sept mois avant les attentats de Paris du 13 novembre 2015, des opérateurs masqués d'une cellule «opérations à l'étranger» de l'E.I., portant (écrit un journaliste qui saisit mal) le nom d'«Emni»⁵⁵, instruisent une nouvelle recrue. A cet Africain

musulman de nationalité allemande, ils disent que les futurs moudjahidine européens ne doivent plus rejoindre la Syrie. L'État islamique a besoin d'eux en Europe, pour frapper la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France. Suite à quoi, cette recrue rentre en Allemagne en juillet 2015 (mais est arrêtée avant d'avoir pu agir)⁵⁶.

Notes

¹ Sur l'histoire et la nature du culte des «alaouites» syriens, voir la 2^e partie de cette étude «Les liens entre la Syrie de Hafez el-Assad et l'Iran islamique : la dimension occultée». Voir aussi sur ce sujet René Dussaud, «Histoire et religion des Nosairis», Librairie Emile Bouillon, 1900, Paris.

² Cette fatwa entière figure dans la revue scientifique *Journal asiatique*, 6^e série, Tome XVIII, 1870.

³ *Office of the Director of National Intelligence (DNI)*, «Bin Laden's bookshelf», archives saisies dans la résidence d'Oussama ben Laden au Pakistan, traduites en anglais et figurant sur le site du DNI américain.

⁴ Mohamed Ibn Saoud, mort en 1765 (AD).

⁵ Jean-Baptiste Rousseau, «Description du pachalik de Bagdad», Treuttel et Würtz éditeurs, Paris, 1809.

⁶ En fait, le chat est plutôt dans une sorte de superposition, cumulant divers états incompatibles en physique classique. Car tout objet quantique peut avoir des propriétés contredisant notre expérience quotidienne.

⁷ Libyen, né Jamal Ibrahim Ashtawi al Misrati. *Moudjahid* en Afghanistan dans l'état-major d'al-Qaïda, puis chef des communications d'al-Q., tué au Pakistan le 22 août 2011 par un tir de drone. Sur cette lettre, voir note 3 «*Bin Laden's bookshelf*».

⁸ Mustafa Setmariam Nasar, Syrien, «Abu Musab al-Suri», stratège d'un nouveau jihad décentralisé et architecte de «al-Qaïda.2», post-11 septembre.

⁹ Les contacts entre l'Iran islamique et la *Jamaa Islamiyya* auraient été initiés au Soudan, au début de la décennie 1990, par le doctrinaire islamiste soudanais Hassan Tourabi, aujourd'hui décédé - *The Syrian Intifada Blog* - 19/09/2015 «Iran's partnership with al-Qaeda and unanswered questions».

¹⁰ Brian H. Fishman «The Master Plan - ISIS, al-Qaeda and the jihadi strategy for final victory», Yale University Press, New Haven et London, 2016.

¹¹ Personnage crucial de l'histoire d'al-Qaïda et de l'État islamique et surtout, des rapports entre les djihadis sunnites et Téhéran, Nous donnons plus bas son portrait détaillé.

¹² Voir son portrait dans «L'État islamique, objet terroriste non identifié», Xavier Raufé, *Le Débat* N° 193, Gallimard, janvier-février 2017. Téléchargeable sur le site www.xavier-raufer.com/site/-Accueil-

¹³ Zargawi a combattu pendant presque vingt ans. Les groupes qu'il a tour à tour créés dans sa «carrière djihadie» sont : *Jund al-Sham - Tawhid wal Jihad*, *al-Qaïda en Irak* et *l'État islamique en Mésopotamie*. *L'État islamique au Levant* et «*État islamique*» tout court datent d'après sa mort (7 février 2006).

¹⁴ Gambit : «sacrifice volontaire d'un pion ou figure dans la phase d'ouverture, en vue d'un avantage stratégique type attaque, gain d'espace, ouverture de lignes, dislocation du jeu adverse, gain de temps, etc.».

¹⁵ Ayman al-Zawahiri «General guidelines for jihad», *al-Sahab media*, 14/09/2013.

- ¹⁶ «Ayman al-Zawahiri «Brief message to a victorious Ummah - Allah, Allah in Iraq», Third Episode, *SITE intelligence group*, 25/08/2016.
- ¹⁷ Office, of the DNI, 1/03/2016 - «Ben Laden's bookshelf», op. cit.
- ¹⁸ *Middle-Eastern Transparent* - 19/09/2015 «Al Qaida's external operation unit is back». Certaines sources font d'Attarzadeh un officier des Pasdaran sous couverture.
- ¹⁹ *New York Times* - 17/09/2015 «Iran releases top members of al Qaeda in a trade - *Sky News* - 14/09/2015 «Terror fears as Iran frees al Qaeda members».
- ²⁰ De son nom Abdullah Muhammad Rajab Abderrahman. Égyptien, issu du Jihad islamique d'Égypte (comme Zawahiri), membre du *shura council* (conseil suprême) d'al-Qaïda ; Trempe dans les attentats de Nairobi et Dar es-Salaam à l'été 1998. En Afghanistan, il est le contact d'al-Qaïda avec les chefs Taliban. Arrêté en Iran en avril 2003, libéré en mars 2015. En Iran, chef du conseil des relations extérieures d'al-Qaïda. Envoyé en Syrie par Zawahiri. Sans doute tué par un missile de la CIA le 26 février 2017, dans la province syrienne d'Idleb.
- ²¹ De son vrai nom Abdullah Ahmed Abdullah. Égyptien, issu du Jihad islamique d'Égypte (et ami de Saïf el-Adel), membre du *shura council* d'al-Qaïda ; impliqué dans les attentats de Nairobi et Dar es-Salaam, arrêté en Iran en 2003, libéré en mars 2015 ; chef du comité financier d'al-Qaïda, puis de son comité militaire.
- ²² Palestinien de Jordanie, N°2 d'al-Qaïda en Mésopotamie sous Zarqawi et compagnon de ce dernier depuis la décennie 1980 (notamment en Afghanistan, deux fois). Emprisonné avec Zarqawi en Jordanie en 1994.
- ²³ Autre Jordanien, proche à l'origine de Zarqawi. Technicien de la guérilla et du terrorisme mal connu, mais donné pour dangereux.
- ²⁴ Kharijites : secte fanatique du 1e siècle de l'islam, les assassins d'Ali, le 4^e calife.
- ²⁵ Concept de l'absolu monothéisme, de la totale unicité de Dieu.
- ²⁶ *Der Spiegel* - 29/04/2002 «Ziele in Deutschland» ; Guido Steiberg «German jihad - on the internationalization of islamic terrorism», Columbia University Press, NY, 2013.
- ²⁷ Voir *Perspectives on terrorism* - Vol. 11, N°1, feb. 2017 «Deciphering Ayman al-Zawahiri and al Qaeda's strategic and ideological imperatives» et *The Telegraph* - 8/05/2016 «Al Qaeda leader gives blessing for terror group to form own 'Islamic State' in Syria». Début 2017, Jabhat Fateh al-Sham change encore de nom et devient Hayat Tahrir al-Sham. Service canadien du renseignement de sécurité + interaxions, mai 2017 «comprendre l'après-Daech».
- ²⁸ Cf. *Asia Times* 2/07/2003 et 17/10/2003 «Iran lines up its al Qaeda aces» et «Iran and al Qaeda, odd bedfellows».
- ²⁹ dit «Abu Jihad al-Masri», doctrinaire salafiste égyptien proche de Zarqawi ; issu de la *Jamaa Islamiyya*, il participe au jihad afghan. En novembre 2006, Hakaymah prête allégeance à al-Qaïda (sur une vidéo faite avec Zawahiri) ; tué au Waziristan (territoires tribaux, Pakistan) en octobre 2008 (missile sur sa voiture).
- ³⁰ Lettre d'OBL à Atiyah Abderrahman - *Office of the DNI*, 26/09/2010 - *Ben Laden's bookshelf*, op. cit.
- ³¹ US Treasury - 20/07/2016 «Three al Qaeda senior members located in Iran».
- ³² *Der Spiegel* - 26/04/2015 «The terror strategist - Secret files reveal the structure of Isis».
- ³³ A 80 km de Bagdad, près de la ville éponyme.
- ³⁴ *CTC Sentinel* - 22/05/2012 «The evidence of jihadi activism in Syria».
- ³⁵ De son nom Samir al-Khlifawi, cet ex-colonel (comme d'usage) de l'armée de Saddam Hussein, restructure dès 2010, l'appareil militaire de l'E. I. «Hajji Bakr» est tué en Syrie par des rebelles début 2014, près d'Alep.
- ³⁶ *Majalla* (KSA) 30/08/2016 «Exclusive: a defector from the leadership of ISIS provides an inside view of its command structures and regional ties». *Majalla* est l'hebdomadaire respecté d'un grand groupe médiatique saoudien. La personne du transfuge et la réalité des faits qu'il avance sont vérifiés par de multiples témoins et connaissances, dont des prisonniers de l'E.I. au Moyen-Orient et en Allemagne.
- ³⁷ comme tous les dirigeants de l'E.I., «Abu Ayyub» est un officier (ex-général de brigade) de l'armée irakienne.
- ³⁸ De son nom Mohamed al-Bahiah, ami d'Abu Musab al-Suri (voir note 7) et Syrien comme lui. Détenu en Syrie, il est libéré fin 2011 lors d'une amnistie du régime syrien. En mai 2013, Ayman al-Zawahiri,

émir d'al-Qaïda, fait d'«Abu Khaled al-Suri» son émissaire personnel en Syrie, comme dirigeant de la coalition *Harakat Ahrar al-Sham al-Islamiyya* (*Ahrar al-Sham* en abrégé, Mouvement islamique des hommes libres du Levant).

³⁹ J'ai écrit ce texte en juin 1988, à la demande d'officiels peu versés en hérésiographie chi'ite... Il me semble intéressant de le reprendre dans la situation actuelle.

⁴⁰ Source : Mustafa Tchamran, interviewé par Hamid Algar à Téhéran le 16 décembre 1979.

⁴¹ « Syrian intervention in Lebanon », Naomi Joy Weinberger, Oxford University Press, 1986.

⁴² Interview dans « *Magazine* », Beyrouth, 15 décembre 1979.

⁴³ Par exemple les grands Ayatollah Moussavi Kho'i, de Nadjaf, ou Chariat Madari, de Qom.

⁴⁴ Sur ces « Brigades », voir « Al Qaeda's road to Damascus ? Syria and the Abdallah Azzam Brigades » - Foreign Military Studies Office - non daté, sans doute début 2013. *Israel National News* - 19/11/2013 « Lebanon: 25 killed in Iranian embassy blast, attache among dead » (*idem*) - 15/08/2013 « Bomb in Hezbollah stronghold kills 27 » - (*idem*) - 9/07/2013 « Car bomb targets Beirut Hezbollah stronghold ».

⁴⁵ Ain el-Helweh, « source d'eau douce » en arabe, est le plus grand camp palestinien du Liban, proche du port de Sidon, au sud du pays.

⁴⁶ Abu Yahya » ou « Najm al-Kheir », Mis le 15/12/2011 sur la liste terroriste de l'OFAC, *Office of Foreign Assets Control, US Treasury*. Blessé (en 2012) par un tir de roquette au Pakistan, Qaraawi aurait été récupéré par les services saoudiens en juin 2012 - mais sur ce point, la confusion règne.

⁴⁷ Dit « Sanafi al-Nasr » ; cousin lointain d'Oussama ben Laden, djihadi aguerrri, lui aussi longtemps basé en Iran. Vit en Syrie (dans *Jabhat al-Nosra*) depuis la mi-2013. Aurait été tué en octobre 2015 vers Alep, Syrie, par un tir de missile (CIA) sur sa voiture, avec deux autres cadres du Front *al-Nosra*. Voir aussi « The Syrian Jihad, al Qaeda, the Islamic state and the evolution of an insurgency - Charles R. Lister, Hurst, London UK 2015.

30

⁴⁸ Cf. *Naharnet Newsdesk* - 22/02/17 « Report: Hizbullah supervising, funding, Qaida-linked fighters » et *Asharq al-Awsat* - 23/02/15 « Iran coordinating with al Qaeda since 2007 to target US interests in Kingdom, Dubai ».

⁴⁹ American Forces Press Service, 15/08/2011.

⁵⁰ « Cf : « Governing the caliphate: profile of Islamic state leaders », CRT-Henry Jackson society, London UK, 2016.

⁵¹ Voir « NOREF - Expert analysis - June 2015 « From the Ba'th to the Caliphate: the former officers of Saddam Hussein and the Islamic state ».

⁵² De son nom Fadel al-Hiyali, « Haji Mutazz », ex-chef du conseil militaire, tué en août 2015.

⁵³ ex-commandant dans l'armée de Saddam, membre du Baas.

⁵⁴ Syrien, tué en Syrie par un tir de missile le 30 août 2016. Compagnon de Zarqawi, porte parole de l'E.I et chef des « opérations spéciales à l'étranger ».

⁵⁵ « Emni » est la mauvaise transcription phonétique d'« Amni », « *Amniyat* », substantif utilisé par l'E.I. pour désigner ses unités ou services de sécurité. L'appareil de renseignement/sécurité de l'E.I. se nomme « *Amn al-Dawla* » (sécurité de l'État) avec en son sein « *Amn al-Kharji* » (sécurité extérieure : infiltrations-exfiltrations, espionnage et terrorisme à l'étranger). Cf : « Governing the caliphate: profile of Islamic state leaders », op. cit.

⁵⁶ *New York Times International* - 4/08/2016 « How ISIS built a web of killers ».